

## **Bouquet d'impressions** *Au bout du fil et Strawberries in January*

Hélène Jacques

---

Number 107 (2), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26153ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Jacques, H. (2003). Review of [Bouquet d'impressions : *Au bout du fil et Strawberries in January*]. *Jeu*, (107), 21–24.

# Bouquet d'impressions

Évelyne de la Chenelière ne sera pas passée inaperçue cette année, c'est le moins qu'on puisse dire. La mise en scène d'*Henri & Margaux* cet automne à l'Espace Libre<sup>1</sup>; la reprise de la pièce *Des fraises en janvier* en traduction anglaise au Centaur; la création d'un texte écrit il y a quatre ans, *Au bout du fil*, au Quat'Sous; et enfin, l'adaptation cinématographique de cette même pièce par Jeannine Gagné, *Au fil de l'eau*, sont autant de productions qui démontrent l'enthousiasme que la jeune auteure suscite, non sans raison, tant chez les créateurs qu'auprès du public. L'écriture d'Évelyne de la Chenelière est en effet singulière dans le paysage théâtral: fine observatrice du monde qui l'entoure, la dramaturge capte les menus détails du quotidien des hommes, leurs manies, leurs peurs et leurs joies, et les transpose dans des pièces à caractère intimiste, dont le ton est celui, dirait-on, de la confiance. D'une pièce à l'autre, elle développe une poésie du familier, captant au passage des instants fragiles, attentive aux petits moments de la vie qui deviennent le sujet d'une pièce.

## *Strawberries in January*

TEXTE D'ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE; TRADUCTION DE MORWYN BREBNER. MISE EN SCÈNE: PHILIPPE SOLDEVILA; SCÉNOGRAPHIE: JEAN BARD; COSTUMES: PIERRE-GUY LAPOINTE; ÉCLAIRAGES: CLAUDE ACCOLAS; MUSIQUE ORIGINALE: STÉPHANE CARON. AVEC GENEVIÈVE COCKE (SOPHIE), PAULA COSTAIN (LÉA), BRUCE DINSMORE (ROBERT) ET MARCEL JEANNIN (FRANÇOIS). COPRODUCTION DU CENTAUR THEATRE COMPANY ET DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE CENTAUR DU 28 JANVIER AU 9 MARS 2003.

## *Au bout du fil*

TEXTE D'ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE. MISE EN SCÈNE: DANIEL BRIÈRE, ASSISTÉ DE COLETTE DROUIN; SCÉNOGRAPHIE: LOUISE CAMPEAU; COSTUMES: MÉRÉDITH CARON, ASSISTÉE DE VÉRONIQUE GAGNON; ÉCLAIRAGES: STÉPHANE MONGEAU; CONCEPTION SONORE: JEAN DEROME; MAQUILLAGES: JEAN BÉGIN. AVEC CATHERINE BÉGIN (RONDE), NÉFERTARI BÉLIZAIRE (BÉMOL), ÉVELYNE DE LA CHENELIÈRE (LA), DENIS GRAVEREAUX (SOUPIR), JACQUES L'HEUREUX (RÉ), HUGUETTE OLIGNY (SOL), IGOR OVADIS (SOURDINE), DANIEL PARENT (MI), JEAN-PIERRE RONFARD (DO), MICHELLE ROSSIGNOL (FA) ET PAUL SAVOIE (SI). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS, PRÉSENTÉE DU 13 JANVIER AU 15 FÉVRIER 2003.

D'abord, un mot à propos de la production anglophone de la pièce *Des fraises en janvier*, *Strawberries in January*, pour souligner l'excellent travail de la traductrice Morwyn Brebner. La pièce passe très bien l'épreuve de la traduction: elle-même dramaturge, Brebner a su reproduire la vivacité des dialogues et respecter l'humour et le rythme sautillant de la pièce d'Évelyne de la Chenelière. Cette fidélité au texte est certainement accentuée par le fait que l'équipe de concepteurs est exactement la même que lors de la création au Théâtre d'aujourd'hui, en janvier 2002<sup>2</sup>. Philippe

1. Voir le compte rendu de Julie Dubé, « Naviguer dans les eaux de l'humanité », dans *Jeu* 106, 2003.2, p. 22-23.

2. Je renvoie le lecteur au compte rendu de Pierre L'Hérault, « Risquer l'amour », dans *Jeu* 104, 2002.3, p. 30-32.

Soldevila reprend la même mise en scène, qui s'apparente à une comédie musicale, grâce au jeu comique des comédiens qui semblent contrôler, depuis la scène, la musique et les éclairages, et qui se déplacent à pas de danse sur le plateau rouge. Les acteurs prenant le relais pour la production anglophone semblent bien s'amuser – je pense surtout à Marcel Jeannin, qui incarne le personnage de François avec énergie – et leur enthousiasme, dans ce spectacle très réussi, est communicatif.

*Au bout du fil* est teinté du même humour, en ce sens que l'auteure s'attarde encore, avec candeur, aux petites faiblesses et aux défauts que l'on tait honteusement et qui, révélés, font sourire. L'un des personnages de la pièce *Des fraises en janvier*, François, déplore le fait que son amoureuse sait qu'il appelle sa mère tous les jours. Dans *Au bout du fil*, la pudeur disparaît puisque les personnages sont des vieillards qui retrouvent leur esprit d'enfant, et Si, dévoilant sans détour ses ambitions de romancier, avoue ce que tant d'autres rêvent en secret, soit qu'il veut « écrire un classique<sup>3</sup> » (p. 21). Si les thèmes et le style des deux œuvres sont semblables – la dramaturge peint dans les deux cas le quotidien des personnages pour illustrer les thèmes de l'amour et de la recherche du bonheur, et ce dans une langue limpide –, la forme d'*Au bout du fil* diffère beaucoup. Contrairement à *Des fraises en janvier*, nul chassé-croisé amoureux ne structure la fable de cette pièce, qui se présente plutôt comme un théâtre de situation sans intrigue. Onze personnages sont réunis pour une « activité pêche » et bavardent, une canne à pêche sans hameçon à la main. Ils sont surveillés par un gardien, ce qui laisse deviner au spectateur, par ailleurs libre d'interpréter comme il l'entend cette pièce qui ne donne aucune information sur l'espace et sur les personnages, qu'il se trouve dans une résidence pour personnes âgées. Les vieillards ressassent leurs souvenirs d'enfance pendant que l'un d'eux, provoquant la seule action de l'intrigue, s'empare du sifflet du gardien et dirige un mouvement de révolte. La rébellion est cependant avortée lorsque Sol, au terme de la pièce, meurt dans les bras de son mari.

*Au bout du fil* peut être lu comme une représentation métaphorique de la vie, dans la mesure où les personnages racontent leur enfance et font finalement l'expérience de la mort. Entre l'aube et le crépuscule, bien des espoirs sont déçus, quelques disputes et quelques amitiés permettent de passer le temps, les regrets s'accumulent et de nombreuses questions demeurent sans réponse. Les vieillards qui attendent indéfiniment qu'un poisson morde au bout du fil rappellent, parce qu'ils démontrent l'absence de finalité de l'existence, les personnages beckettien ; toutefois, contrairement à Vladimir et Estragon, ils ont tous une mémoire, laquelle est remplie de beaux souvenirs et d'expériences humaines exaltantes. C'est pourquoi la scène qu'a conçue Daniel Brière n'est pas vide et sombre, mais plutôt couleur pastel – rose et bleue –, et occupée par une structure de bois, grande passerelle à laquelle sont



*Strawberries in January (Des fraises en janvier)* d'Évelyne de la Chenelière, mis en scène par Philippe Soldevila (Centaur/Théâtre d'Aujourd'hui, 2003). Sur la photo : Geneviève Cocke, Marcel Jeannin et Bruce Dinsmore. Photo : Yanick Macdonald.

3. Toutes les citations proviennent du texte publié : *Au bout du fil*, Montréal, Éditions Élaeis, 1999, 58 p. Dorénavant, je ferai suivre les citations par le numéro de page de cette édition.



Au bout du fil d'Évelyne de la Chenelière, mis en scène par Daniel Brière (Théâtre de Quat'Sous, 2003).

Photo: Pascal Sanchez.

suspendues des balançoires. Le metteur en scène construit donc un espace qui évoque la mémoire heureuse, le rêve d'enfance réconfortant.

On peut reprocher au texte d'Évelyne de la Chenelière son absence de charpente, son aspect désordonné, éparpillé : les répliques s'enchaînent de façon non linéaire, un mot en entraînant un autre comme au fil d'une conversation légère, à la manière d'une partition musicale dans laquelle une note en appelle une autre, sans autre raison que celle du bel agencement des sonorités (signalons à cet effet que chacun des personnages porte le nom d'une note de musique, ce qui souligne la référence musicale). Une forme plus organisée aurait certainement confiné au texte un deuxième niveau de profondeur ; cependant, Évelyne de la Chenelière choisit d'offrir un bouquet de répliques plutôt qu'une intrigue articulée, laissant au spectateur le travail de reconstituer le sens de la pièce. Elle dessine le portrait d'un objet plus ou moins défini, celui de l'expérience humaine, non pas à partir d'un regard englobant qui embrasse et structure, mais à partir d'impressions, qu'elle laisse mener à leur guise le fil du récit. Il s'agit d'un voyage proustien dans la mémoire à partir des sensations, d'une plongée dans l'immense territoire du souvenir dans lequel la rationalité disparaît au profit de l'analogie.

Les constituants du drame sont tous, en somme, redéfinis : l'espace est indéterminé ; la temporalité, oscillant entre le présent de la pièce et le passé des personnages, est mouvante et indéfinie ; l'intrigue ne comporte ni action ni conflit ; les dialogues sont remplacés par une suite de monologues. Les contours du personnage, en outre, sont

plutôt flous, d'une part parce qu'il ne possède pas de nom propre (il est désigné par une note de musique) et que, malgré son apparente vieillesse, il peut être interprété par de jeunes acteurs (Daniel Parent, Évelyne de la Chenelière); d'autre part, parce que, dans cette pièce sans action et sans évolution, il parle au sein d'un ensemble, comme s'il faisait partie d'un chœur auquel il mêle sa voix.

En se remémorant les paroles de leurs parents, les vieillards-enfants créent des répliques qui prennent plusieurs formes. Elles deviennent des maximes: « Moi ma mère à moi elle dit qu'il faut parler aux plantes même si elles ne répondent pas » (p. 16); de sévères sentences: « La tâche est lourde et le temps passe vite » (p. 16); ou des aphorismes: « Avoir eu une enfance malheureuse donne de la valeur à quelqu'un. » (p. 21) Les personnages s'attardent également à démontrer l'absurdité de l'existence humaine: « C'est quand on est vieux qu'on a besoin d'un père et d'une mère » (p. 17), et expriment leurs sentiments les plus intimes: « Je veux abîmer [ma mère] un peu je veux inventer son visage et qu'elle soit laide pour le monde entier et belle que pour moi toute seule. » (p. 46) Le spectateur devient le confident de ce personnage choral qui raconte de manière désordonnée ces rencontres qui l'ont marqué, ces instants qui ne l'ont jamais quitté et qui refont surface à l'heure des bilans.

Interpellé par les propos des personnages, le spectateur est aussi immanquablement touché par la façon dont les acteurs interprètent leur rôle. Vêtus de pantalons trop courts et de robes roses, ils empruntent le ton et les mimiques des enfants pour révéler avec naïveté leurs pensées et démontrer de manière expressive leurs joies et leurs malheurs. Onze comédiens, tour à tour, font leur numéro – Paul Savoie monte Quasimodo, son cheval imaginaire; Jacques L'Heureux avoue s'être collé la langue, un hiver, sur un poteau, etc. –, dans une mise en scène qui laisse toute la place au texte et au jeu des excellents acteurs.

*Des fraises en janvier* et *Au bout du fil* sont deux pièces fort dissemblables, la jeune auteure explorant apparemment différentes postures d'écriture. Chaque fois, cependant, Évelyne de la Chenelière s'attarde avec minutie et précision aux impressions du quotidien; chaque fois, le spectateur a le plaisir d'entendre dans une langue dépourvue de métaphores trop lourdes des réflexions sur la quête d'un bonheur qui ne semble pas inatteignable. Avec une touche d'ironie mais sans cynisme aucun – plus optimiste, donc, que ses contemporains dramaturges –, l'auteure s'arrête aux petits riens, leur accorde une attention soutenue et nous fait voir la vie en rose. ¶